

Lydie AUROY

ON JOUE à la MER

et autres petites histoires

Le REPAS de MAGDELINE

Le soir descend comme tombe des nues un enfant innocent sous des coups de bâton. Des voix traversent les murs de bois et de boue grise, tandis que près de l'âtre les deux derniers se traînent entre des brindilles oubliées et des plumes légères. Ici, viennent toujours mourir des paroles brouillées dans des échos malins. L'orée de la forêt prend les gémissements dans ses franges en fougères et rejette loin les voyageurs qui préfèrent les étendues de prairies et les chemins de pierre.

Magdeline s'affaire autour de la table sur laquelle est posé le cadavre encore tiède. Il tient tout droit sur les longues planches et sa tête pendante donne à son

allure l'air du sommeil. Ainsi, souvent, s'endorment les enfants sur les genoux ronds des nourrices. Le chaudron de grosse fonte bruisse déjà de l'eau qui frémit. Contre les côtes fracassées, thym, laurier, persil font des bouquets imparfaits mais odorants. Ils sont quelques brins frêles, pauvres, aux feuilles éparses. Ils sont comme des dernières couronnes en offrande au défunt.

Magdeline tourne autour de la viande blanche comme ne sachant pas bien où entrer d'abord la lame. Un des enfants pleure, l'autre le regarde. La nuit a terminé de prendre définitivement la forêt dans ses bras. Tout est suie et cris mystérieux. Tout est aux sorcières, aux fées et aux vilains. Le reste de la famille sera prochainement de retour. Les hommes suivis des plus grands de la tribu sale d'habits et pouilleuse de peau, porteront leur figure comme une malédiction. Il faut faire vite : Robert a dit haut qu'il ne veut plus de cette viande entière posée dans sa maison, mais une écuelle pleine, et des parfums de gibier fort. Ainsi sera-t-il. Robert est bon et courageux. Elle sait qu'il est

laid et parfois violent et colérique. Alors elle fait vite. Elle s'applique.

Magdeline fait toujours comme il veut. Sur une pierre polie elle aiguisé la lame du couteau déjà effilée pour d'anciens lièvres ou des perdrix brunes. Mais les temps de démons sont tombés depuis tous ces jours et n'emportent plus de grains ou d'herbes ou de fruits lisses. La pluie a tout souillé ; la rivière a passé ses bords et les rats coulent le long des berges élargies, béantes comme des plaies putrides. Les maladies s'abattent comme des volées de mouches et attrapent dans leur vol les vilains en guenilles. À l'abbaye, le père prêche que de tous nos péchés suintent les calamités. Il aboie ses menaces prises aux livres colorés et fait baisser toutes les têtes sous son index pointé.

Au sein maigre de Magdeline pend un des enfants. Il tire sur la chair flasque sans y trouver que des gouttes éparses comme des mauvais orages. Il acharne

sa bouche sur le téton blessé et remue ses jambes malingres tel un criquet saisi entre deux doigts. Il est nu. Il n'est rien qu'un gros ver, une chenille, il se tortille à un hameçon.

Le corps allongé fait un gros sac. De la blessure ne dégouline plus de sang. Des taches brunes, à la place, font des champignons plats, des cèpes écrasés. Magdeline connaît bien les bolets, les jeunes langues-de-boeuf, les bons, les poisons avec leurs fragrances vertes. Mais, maintenant, il n'y a plus rien. La terre ne porte plus rien, ni ne se porte plus elle-même. Jamais sa mère, sa grand-mère, ou des chansons, ne lui ont rapporté de tels déluges. Le siècle est maudit, le comté. Trop de débauches dans la lignée du seigneur ont fait tomber des auges de boue sur les malheureux. Magdeline crache pour affirmer ses pensées désolées.

Elle pose l'enfant sur le sol et reprend son couteau. Commence le dépeçage silencieux. Du cou abîmé jusqu'au sexe ramolli elle glisse la lame

brillante et fine. Le sang colle comme des coquelicots et s'évanouit dans le bois de la table. Elle prend dans ses mains les entrailles molles pour les jeter dans les braises de la cheminée pauvre. Un relent monte dans les narines et s'engluie sous les cheveux. Le cœur de Magdeline lui monte aux lèvres mais son estomac vide n'a rien à jeter sur la terre battue. Il n'y a que ses hoquets et les larmes de fiel qui lui piquent les yeux, ensemble avec la fumée grasse.

L'impôt ne pourra pas être donné et un de ses fils sera pendu parce que le juge dira qu'ils cachent des épis. Mais il n'y a pas de quoi même faire une seule bouillie. Il n'y a plus une châtaigne : les arbres sont tombés, noyés, ou pourrissants. Il n'y a plus un ver blanc sous aucune souche. Il n'y a plus que ce gibier qui tiendra leurs mâchoires et leur ventre quelques jours. Robert a proposé de partir. Alors, ils partiront avec les autres bandes flageolantes. Ils s'enfuiront mais dans la nuit. Ils seront pourchassés et repris peut-être, rayés du comté. Mais la mort n'a rien d'effrayant,